



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

10129

4033

QUELQUES MOTS
SUR ROME

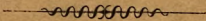
ADRESSÉS

AUX SOLDATS FRANÇAIS

de

L'ARMÉE D'OCCUPATION

Par Mgr de SÉGUR.



A PARIS

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES
rue du Vieux-Colombier, 29.

1855.

a 27

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

1012.1.27

ROME.



On trouve à la même Librairie.

RÉPONSES courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion, par Mgr de Ségur, ancien aumônier de la prison militaire de Paris. Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris. 1 vol. in-18.
Prix broché. 35 c.

LE DIMANCHE DES SOLDATS, contes et récits, par le comte Anatole de Ségur. *Deuxième édition*. 1 vol. in-18.
60 c.

LES PAIENS ET LES CHRÉTIENS, récits des premiers temps du christianisme, par le comte Anatole de Ségur, maître des requêtes au conseil d'État. 1 vol. gr. in-18 jésus.
1 fr. 60 c.

En composant ce livre, M. de Ségur a voulu donner, dans une série de tableaux, de récits ou de causeries, une idée aussi exacte, aussi complète que possible, de ce qu'était le monde avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, et de ce qu'il devint après la Rédemption. Il a peint, dans des pages que tout le monde peut comprendre et peut lire, d'une part les crimes, les folies et les hontes de la société païenne, de l'autre les combats sublimes, les vertus héroïques et la beauté morale, surhumaine, des premiers chrétiens.

PARIS

IMPRIMERIE DE W. RENQUET ET C^o, RUE GARANCIÈRE, 5.

QUELQUES MOTS
SUR ROME

ADRESSÉS

AUX SOLDATS FRANÇAIS

DE L'ARMÉE D'OCCUPATION

Par Mgr de SÈGUR. *K*



A PARIS

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES
rue du Vieux-Colombier, 29.

4855.



Il n'est guère de caserne, mes braves amis, où l'on ne rencontre quelque beau parleur qui juge Rome à sa façon, c'est-à-dire tout de travers ; parlant de tout sans rien connaître, critiquant tout sans rien approfondir, et voulant tout réformer entre une pipe de tabac et un verre d'eau-de-vie. Le sujet ordinaire de leurs pointes plus ou moins spirituelles roule sur quelques objections principales sur lesquelles il ne sera point inutile, ce me semble, de nous arrêter

un instant. Écoutons-les parler, ces savants hommes, et avec notre droiture chrétienne et notre bon sens français, jugeons un peu toutes ces critiques.



Quelques Mots

SUR ROME

ADRESSÉS

AUX SOLDATS FRANÇAIS.

I

Qu'est-ce qu'on vient donc nous chanter, que Rome est la première ville du monde, la grande ville, la ville par excellence? Sans parler de Paris, nous avons bien des villes en France infiniment plus belles, plus grandes, plus riches et plus peuplées. Les rues en sont plus larges et mieux alignées, les promenades plus agréables, les boutiques plus splendides, les cafés plus élégants, et les auberges mieux organisées.

Pourquoi donc tant vanter Rome?

RÉPONSE. — Parce qu'il y a à Rome ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, et, ce qui vaut

mieux que tout le reste, je veux dire : *le centre du monde chrétien.*

Il ne faut pas juger Rome comme les autres villes. Sa beauté, sa grandeur, sont d'une autre nature que la beauté et la grandeur des belles villes que vous connaissez. Il en est un peu de Rome comme de notre mère : il y a bien des femmes en ce monde plus belles, plus riches, plus brillantes ; et cependant n'aimons-nous pas mieux notre mère que toutes les femmes du monde ? Sans vous parler des magnifiques et incomparables souvenirs que la connaissance de l'histoire nous fait découvrir à Rome, et dont l'explication nécessiterait un gros livre, qu'il vous suffise de savoir, mes chers amis, que Rome existe depuis bientôt trois mille ans, et vous comprendrez facilement quel intérêt unique ce majestueux passé attache à ses moindres monuments. Tous les grands faits qu'on lit dans l'histoire ancienne, les noms de tous les grands hommes, conquérants, orateurs, poètes, sont liés au nom de Rome, qui fut, pendant près de mille ans, la maîtresse du monde païen. Notre France, dont nous sommes si fiers, et à si juste titre, n'existait pas encore

à l'état de nation, que déjà Rome dominait l'univers et réunissait dans son sein les merveilles de la civilisation antique.

Mais bien au-dessus de ces souvenirs du paganisme, Rome en possède d'autres plus grandioses et plus vivants pour nous. Vous le savez tous, Rome est le centre de la Religion catholique. Saint Pierre, chef des Apôtres, et premier Souverain Pontife, vint y fixer le siège principal de l'Église chrétienne, et y mourut martyr après vingt-cinq ans de pontificat. Ses cinquante-deux premiers successeurs versèrent tous leur sang pour la foi ; plus d'un million de martyrs partagèrent la même gloire, et leurs Reliques sacrées reposent encore dans ce sol romain purifié et consacré par leur présence. Depuis dix-huit cents ans Rome est comme l'âme du monde ; c'est de là que sont partis tous ces apôtres, tous ces grands missionnaires, qui ont porté les lumières de la Foi et les bienfaits de la civilisation en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, et dans les contrées les plus lointaines. Arbitre des souverains et des peuples, Rome étend, par ses Pontifes, son autorité légitime et pacifique jusqu'aux extrémités de

la terre, offrant ainsi à nos regards le miracle continu du seul empire qui résiste à toutes les tempêtes, et qui traverse, immuable comme Dieu même, les révolutions des hommes.

Telle est la vraie beauté de Rome, et je plains ceux qui ne la comprendraient pas. Rome se résume tout entière en une seule parole : LE PAPE !

II

Eh bien ! le Pape ? n'est-ce pas un homme comme les autres ?

RÉP. — Non, mes enfants, le Pape n'est pas un homme comme les autres. Un homme que Dieu lui-même a revêtu de la plénitude de son pouvoir, et qu'il nous donne pour son Représentant visible n'est pas un homme comme les autres. Il y a deux choses dans le Pape : *comme homme*, le Pape est semblable à nous, composé comme nous d'un corps et d'une âme, sujet à nos infirmités et à nos misères ; *comme PAPE*, comme Vicaire de Jésus-Christ, comme Grand-Prêtre de la Religion chrétienne, le Pape

est au-dessus du monde entier ; nul ne lui est comparable, et tous, sans distinction de rang, de pouvoir et de science, lui doivent la même obéissance, le même respect religieux. Ce n'est pas l'homme que nous honorons dans le Pape, c'est le Chef de l'Église, c'est le Pontife de Dieu. Lui obéir, c'est obéir à Jésus-Christ, à Dieu lui-même ; le mépriser, c'est mépriser Dieu, c'est mépriser Jésus-Christ. Vos chefs sont des hommes comme vous, mes amis, mais ils sont vos chefs ; et, parce qu'ils sont vos chefs, et uniquement pour cette raison, vous êtes tenus de leur obéir et de les respecter, quels que soient, d'ailleurs, leurs talents, leurs qualités ou leurs défauts. Il en est ainsi du Pape ; c'est son caractère sacré de Pontife qui lui donne droit aux hommages et à la soumission de tous les chrétiens.

Nous avons le bonheur d'avoir en ce moment un Souverain Pontife qui mérite aussi bien notre vénération et notre amour par ses vertus personnelles que par sa dignité suprême. Comme Pape, nous respectons, en NOTRE SAINT-PÈRE PIE IX, Jésus-Christ dont il est le Vicaire ; comme homme, nous admirons en lui et nous bénissons chaque jour cette inépuisable bonté,

cette grandeur d'âme, cette majesté si douce, contre laquelle viennent se briser les calomnies des révolutionnaires les plus audacieux. Les soldats français, en particulier, savent quelle est la bienveillance du Saint-Père à leur égard ; plus que tous les autres, ils seraient coupables de lui refuser leur respect et leur amour. Donc, mes amis, respectons et aimons le Pape ; élevons nos cœurs, ranimons notre foi en sa présence, et quand nous avons le bonheur de recevoir ses bénédictions, souvenons-nous que nous sommes aux pieds de notre Père, de celui sur lequel repose l'édifice vivant du Christianisme, et que c'est à lui que le Fils de Dieu a dit en la personne de saint Pierre :

*« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai
« mon Église, et les puissances de l'enfer ne
« prévaudront pas contre elle ; c'est à toi que
« je donnerai les clefs du Royaume des Cieux ;
« tout ce que tu lieras sur la terre sera lié
« dans les Cieux, et tout ce que tu délieras
« sur la terre sera délié dans les Cieux ! »*

III

Soit ! mais pourquoi se mettre à genoux quand il passe ? Pourquoi lui baiser les pieds ? Pourquoi se fait-il porter dans les cérémonies, comme s'il ne pouvait pas marcher tout seul ? N'est-ce pas là de l'orgueil ?

RÉP. — Non pas, mes bons amis ; c'est, au contraire, un ordre admirable. Les honneurs doivent être proportionnés aux dignités ; et à une dignité unique sont dus des honneurs uniques. Nous nous agenouillons devant le Pape, et devant lui seul, parce que lui seul est le Vicaire de Dieu ; et c'est bien mal comprendre notre dignité que de croire sottement la rabaisser par cet hommage exclusivement religieux. Pour la même raison nous lui baisons le pied, et non pas seulement la main, comme il est d'usage pour les Évêques. N'agissez-vous pas de même tous les jours vis-à-vis de vos chefs ? Vous présentez les armes à votre Colonel, tandis que vous ne faites que les porter à votre Capitaine. Tout doit être proportionné en ce monde.

Quant à l'usage de porter le Pape dans les cérémonies, il a toujours existé à Rome, et il est facile de s'en rendre compte. Rien n'est si majestueux en effet que de voir le Souverain Pontife s'avancer immobile jusque dans le sanctuaire, et répandre ainsi du haut de son trône les bénédictions du Dieu dont il est pour nous le Représentant. Ne nous en plaignons pas, du reste, nous sommes les premiers à en profiter ; au milieu de la foule qui se presse toujours autour du Pape dans les grandes cérémonies, nous ne pourrions l'apercevoir sans cette sage précaution. Ne faut-il pas que tous les fidèles puissent, jusqu'au plus petit, contempler à leur aise le Père et le Pasteur suprême que la bonté de Dieu leur a donné ?

IV

Pourquoi le Pape est-il Roi temporel ? Jésus-Christ, dont il est le Vicaire, n'avait pas de royaume en ce monde, et saint Pierre était pauvre.

RÉP. — Le Pape est ROI, pour pouvoir mieux être PAPE, et les Pontifes romains n'ont accepté

la puissance temporelle que pour garantir la liberté de leur saint ministère. Pendant les premiers siècles, où ils n'avaient pas la force matérielle pour se défendre, ils n'ont cessé d'être exposés aux violences, aux persécutions et aux traitements les plus indignes de la part des souverains auxquels appartenait la ville de Rome. Plusieurs moururent martyrs, furent trainés dans l'exil ou jetés en prison, plutôt que de céder à des volontés inconciliables avec les devoirs de leur charge pastorale. Ce fut notre France qui remédia définitivement à ces déplorables misères, et Charlemagne, le plus grand peut-être de nos Empereurs, homme de génie, grand guerrier et grand chrétien, donna aux successeurs de saint Pierre un patrimoine fixe après l'avoir conquis sur les Lombards qui occupaient Rome à cette époque. Depuis ce temps, malgré des luttes passagères, les Papes furent indépendants et purent librement défendre les faibles opprimés, empêcher les injustices et arrêter bien des guerres en servant de médiateurs et d'arbitres entre les princes de l'Europe.

N'est-il pas beau de voir, mes braves amis, qu'après mille ans, c'est encore la France qui

vient défendre à Rome, contre des tentatives impies, cette même puissance temporelle qu'elle a jadis donnée aux Souverains Pontifes ?

A Rome, plus qu'ailleurs, nous devons être fiers de marcher sur les traces de nos pères, et de continuer leur œuvre si grande et si sainte ! Gardons-nous néanmoins de confondre la puissance spirituelle et la puissance temporelle du Pape ; la première seule est d'institution divine, et la seconde, toute respectable qu'elle est, n'est qu'une institution humaine destinée à protéger l'autre.

Malheur à qui touche au Pape, même dans son pouvoir matériel ! L'histoire est là pour nous l'apprendre !

V

Va pour le Pape ! mais à quoi bon tous ces Cardinaux, tous ces Prélats, avec leurs carrosses dorés, leur luxe et leurs laquais ?

RÉP. — C'est ici la grande objection, la terrible difficulté de nos bons troupiers, et ce qui les scandalise le plus à Rome.

Il n'y a vraiment pas de quoi ! Il suffit de savoir (et il y en a peu qui le sachent) ce que c'est qu'un Cardinal pour comprendre le grand train qui doit l'environner, et que l'on a bien tort de prendre pour du luxe.

Les Cardinaux sont des PRINCES ; princes ecclésiastiques il est vrai, mais vraiment princes, et associés à la double royauté spirituelle et temporelle du Souverain Pontife. Les Cardinaux sont au Pape ce que sont à un général les officiers de son état-major, ou, si l'on veut, ce que sont à l'Empereur les ministres par lesquels il gouverne l'État. Chargé du soin religieux de l'univers entier, et ne pouvant à lui seul porter un fardeau si considérable, le Pape réunit autour de lui un certain nombre de conseillers choisis, auxquels il confie les différentes branches de sa double administration : ce sont les CARDINAUX, et leur ensemble se nomme le SACRÉ-COLLÈGE. C'est parmi eux que le Pape est toujours choisi, et par là même héritiers présomptifs de la couronne pontificale, ils sont élevés au rang de princes du sang, et traités comme tels par tous les souverains du monde.

Or, dans quel pays s'avise-t-on de trouver

singulier que les princes du sang mènent grand train ? Les Cardinaux ont droit à l'éclat qui les entoure, à leurs équipages et à leurs serviteurs, comme les princes français, anglais, autrichiens. Cet éclat d'ailleurs n'est pas tel qu'on veut bien le dire. Plût au ciel que tous les princes du monde fussent aussi simples dans leurs habitudes, aussi réglés dans leur conduite, aussi laborieux et aussi appliqués à leurs devoirs, en un mot, aussi respectables que ces grands dignitaires de l'Église !

Vous ne sauriez croire, mes bons amis, combien la plupart des Cardinaux sont simples dans leur vie privée, affables pour tous ceux qui se présentent à eux, et quelle est, en particulier, leur bienveillance pour vous, dont ils admirent hautement la tournure martiale, la loyauté et les excellentes qualités. Ne croyez donc pas à la légère toutes les sottises méchancetés que des hommes malintentionnés débitent à Rome, non-seulement contre les Cardinaux, mais contre le Pape et contre l'Église.

Vous qui êtes ici pour défendre le Saint-Père et ceux qui l'entourent, gardez-vous de prêter l'oreille à d'impudents mensonges, dont on

voudrait se servir pour vous faire manquer tout à la fois à vos devoirs de chrétiens et de soldats français !

VI

A quoi servent tous ces prêtres, ces moines de toutes les couleurs qui courent les rues du matin au soir ? On ne voit que ça dans Rome.

RÉP. — C'est comme si en arrivant à Toulon vous aviez demandé : « Pourquoi donc tant de militaires à Toulon ? On n'y voit que des soldats et des pantalons rouges. » La réponse n'eût pas été bien difficile : « Eh ! mon Dieu, vous aurait-on dit, c'est parce que Toulon est une place de guerre. »

Je vous dirai de même pour Rome : il y a beaucoup de prêtres à Rome, parce que Rome est la ville des prêtres. Chacun chez soi ; Rome est le centre de l'Église, et les ministres de l'Église y sont chez eux. C'est ici que se traitent les grandes affaires ecclésiastiques du monde entier ; et vous comprenez, mes amis, que pour une comptabilité pareille, il faut

beaucoup plus d'employés que dans vos bureaux militaires.

Vous croyez que tous ces abbés dont les petits mollets et les grands chapeaux vous paraissent si drôles, passent leur vie à se promener dans les rues de Rome, et qu'ils n'ont rien à faire du matin au soir ? Outre que les rues de Rome ne sont pas déjà une promenade si attrayante, qui vous dit qu'ils se promènent ou qu'ils flânent quand vous les voyez passer près de vous ? Quand vous êtes de planton, et que vous portez des dépêches d'un bout de la ville à l'autre, appelez-vous cela une promenade ? Pour se rendre dans les bureaux où ils travaillent, et pour en revenir, il faut bien que les abbés de Rome passent dans les rues. Dans le nombre il est d'ailleurs une foule de prêtres étrangers venus en pèlerinage au tombeau des Saints-Apôtres, et notre France, si sincèrement catholique, envoie chaque année aux pieds du Souverain Pontife de nombreux représentants de son clergé.

Il est encore une autre chose que vous ignorez peut-être et que je dois ajouter ici, c'est que tous ceux qui portent à Rome le tricorne et la

culotte courte ne sont pas des prêtres pour cela. Toutes les administrations romaines étant dirigées par des ecclésiastiques, il est d'usage que leurs employés, avocats, notaires, greffiers et autres, portent le costume ecclésiastique, qui est réservé chez nous aux prêtres seuls.

Ne jugez donc pas, et surtout ne condamnez pas sur l'apparence.

Quant aux moines, ce que nous avons dit de Rome explique facilement que la ville du Pape soit comme leur rendez-vous général. Il est tout simple que chacun des Ordres religieux dont les missionnaires sont dispersés dans tous les pays, désire avoir une maison générale sous les yeux du Saint-Père. Comme les majors qui commandent les dépôts de vos régiments, les supérieurs tirent de ces maisons principales les hommes nécessaires pour réparer les pertes journalières des missions, et renouveler sans cesse ces bataillons de guerre d'un nouveau genre qui depuis tant de siècles combattent et meurent sur le champ de bataille de la foi.

La plupart des religieux qui demeurent à Rome sont des hommes d'élite soit pour la science, soit pour la piété, et leur soin princi-

pal est de former dans leurs maisons les jeunes gens qui veulent se consacrer à Dieu ; ils s'occupent aussi beaucoup de l'instruction publique et rendent sous ce rapport d'éminents services. Grâce à ces savants professeurs, plusieurs des Colléges de Rome ont acquis une réputation européenne.

Quelques mauvais plaisants disent, je le sais, que les moines font bonne chère au logis, et que ce qu'ils cherchent dans la vie religieuse, c'est le repos et la bonne nourriture. Je leur conseille, ainsi qu'aux camarades assez nigauds pour les croire, d'aller goûter un jour la maigre pitance des Dominicains de Ste-Sabine sur le mont Aventin, et de quelques autres cuisines semblables ; ils m'en diront des nouvelles.

Je ne prétends pas pour cela que tous les moines de Rome, non plus que tous les prêtres, soient des saints. Si sur douze Apôtres, choisis par le Fils de Dieu lui-même, il y eut un Judas, est-il possible que sur un si grand nombre de religieux il ne s'en rencontre pas quelques-uns de peu réglés et d'indignes de leur saint habit ? C'est à eux qu'il faut s'en prendre alors, et non pas à la Religion, non pas même à

leur Ordre qui est le premier à les blâmer, à les punir et qui les chasse de son sein quand ils sont jugés incorrigibles.

Ce qui me paraît au moins probable, c'est que les quelques moines dont la vie relâchée nous choque avec raison, seraient devenus bien pires encore s'ils étaient restés dans la société, marchands, ouvriers, domestiques ou même soldats.

VII

Rien ne marche à Rome ! — C'est la faute du gouvernement des prêtres.

RÉP. — Rien ne marche à Rome ? C'est beaucoup dire, et puis comment le savez-vous ? Où les choses marchent-elles en Europe par le temps qui court, et dans ce siècle de désordres et de révolutions ? Dans d'autres pays on sait mieux qu'ici sauver les apparences, mais le mal n'est guère moindre. Il y a des misères dans le gouvernement du Pape, et l'on dit : « C'est la faute des prêtres ! » Et moi je vous dis avec cent fois plus de raison : C'est la faute des révolution-

naires et des ennemis du Pape et des prêtres ! Avant que la révolution eût paru dans le monde, et lorsque les Papes pouvaient gouverner Rome librement et sans crainte, rien n'était si prospère que les États de l'Église, et les vieillards gardent encore le souvenir de ces jours de paix et d'abondance. Mais la révolution a passé par là avec son souffle diabolique, et c'est un mal dont les suites durent longtemps.

« Les Italiens eux-mêmes, dites-vous, crient contre le gouvernement du Pape. » Eh ! laissez-les crier, c'est leur faute s'ils ont des misères. Pourquoi ont-ils laissé les Mazzini, les Garibaldi et autres brigands de cette espèce bouleverser Rome, tout piller, tout détruire, ruiner l'État et le peuple et obliger le Pape à quitter Rome pour se soustraire à leurs outrages ? Les Romains ont mauvaise grâce de se plaindre et surtout d'accuser un gouvernement qui n'a d'autre défaut que d'être trop indulgent et trop miséricordieux ; et vous, mes amis, vous devez être très-réservés sur ce point, et ne pas condamner à la légère. Il est une foule de choses ici qui vous paraissent des abus, et qui sont au moins excusables quand on les connaît davantage.

Ainsi quel est le troupiér qui en venant de Civita-Vecchia à Rome, ne hausse les épaules de pitié en voyant ces immenses plaines sans culture ? « Qu'est-ce qu'un gouvernement, disent-ils, qui ne sait pas même faire cultiver ses terres ? » Eh bien, mes amis, ces terres, soi-disant abandonnées, rapportent à leurs propriétaires *plus de cinq pour cent* par le seul pâturage, et comme pendant six mois de l'année il y règne ce mauvais air que vous connaissez et qui est si redoutable à cause des fièvres, aucun cultivateur n'aurait l'imprudencé d'aller s'y fixer. Que cet exemple choisi entre mille vous suffise ; ajoutons cependant que dans les États pontificaux on paye juste moitié moins d'impôts qu'en France, en Angleterre, en Autriche, etc.

Si vous me demandez alors pourquoi Rome est remplie de mendiants, je vous répondrai que ce sont les étrangers qui les y attirent. Chaque année une foule de Français, d'Anglais, d'Allemands, de Russes, ordinairement fort riches, viennent visiter Rome et y laisser leur argent. Bien de pauvres gens, plus ou moins incapables de gagner leur vie, viennent alors faire

comme les petits chiens et ramasser les miettes qui tombent de la table des riches; je veux dire, arracher par leurs importunités autant de *mezzi-baiques* qu'ils peuvent. Je sais bien que la paresse y est pour beaucoup, mais que voulez-vous, mes amis! c'est une maladie chronique en Italie. Et puis tout va un peu à la *douce* dans ce pays-ci; on y a moins d'amour-propre que chez nous, et chacun trouve fort simple de voir celui qui manque tendre la main, même en pleine rue, à celui qui possède. Si, comme le veulent les mécontents, le Pape n'était plus maître de Rome, ceux qui crient le plus aujourd'hui seraient bien vite eux-mêmes réduits à la misère, c'est alors que vous verriez une inondation de mendiants de toute espèce! C'est grâce à la Papauté que Rome est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de grand et de distingué dans le monde; c'est pour le Pape que chaque année y afflue cette foule d'étrangers qui font la principale richesse du pays. Sans le Pape, l'histoire l'a déjà prouvé (1), Rome ne serait

(1) Il ne resta plus à Rome que *quatorze mille habitants*, lorsque les Papes, au moyen âge, transportèrent momentanément leur siège

qu'une ruine abandonnée, un corps privé de vie.

VIII

Pourquoi y a-t-il tant d'églises à Rome? Pourquoi toutes ces processions de pénitents masqués, toutes ces Madones à tous les coins des rues? On n'a donc rien à faire en ce pays-ci?

RÉP. — Il faut avouer qu'on y travaille un peu moins que chez nous; mais le climat y est pour quelque chose. Toutefois cela posé, ne vaut-il pas mieux employer son temps à chanter des litanies et faire des processions qui ne causent de mal à personne, qu'à chanter des gaudrioles et courir au cabaret comme c'est l'usage en France, quand on n'a rien à faire? Ces différentes confréries de pénitents, établies du reste dans tous les pays du Midi, sont, malgré leurs capuchons grotesques, des institutions utiles et charitables. Les unes se consacrent à l'enseve-

à Avignon. Auparavant il y en avait, et aujourd'hui il y en a encore près de cent cinquante mille.

lissement des morts et demandent l'aumône pour la sépulture des pauvres ; les autres soignent les malades et les pèlerins ; la plupart sont des associations de secours mutuels et des corporations d'ouvriers. Chacune de ces confréries a sa chapelle , et c'est une des raisons pour lesquelles il y a tant d'églises à Rome. En outre, il n'est point de ville au monde qui contienne des reliques aussi nombreuses et des souvenirs chrétiens aussi vénérables. C'est pour honorer dignement les restes sacrés des martyrs les plus célèbres que les Papes, les Empereurs ou les simples fidèles ont élevé, dans le cours des siècles, tant de riches sanctuaires. De plus, chaque nation catholique tient à honneur d'avoir à Rome une ou plusieurs églises nationales. La France en a sept à elle seule, et si vous n'êtes pas de mauvais chrétiens, vous devez connaître par expérience la principale de toutes qui est SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS. Quant aux images de la Madone, il est tout simple qu'on l'honore à Rome plus que partout ailleurs, puisque Rome est le centre de la Religion de son divin Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous savez que le culte de la Sainte-Vierge est

inséparable de celui du Sauveur, et toutes ses images que la piété des Romains place à chaque pas sous les yeux des passants, sont l'expression toute naturelle de leur foi et de leur amour. Rien n'est plus joli que ces Madones illuminées, surtout les jours de fête, et nous devrions bien plutôt imiter l'amour et la confiance des Italiens envers la Sainte-Vierge, que les blâmer dans la manifestation si naïve et si gracieuse d'un sentiment éminemment catholique.

IX

Avec toute leur dévotion, les Italiens ne sont pas meilleurs que les autres ; nous valons bien mieux qu'eux sans faire tant de grimaces.

RÉP. — Si cela est, mes amis, il faut laisser à d'autres le soin de le dire : on n'a jamais bonne grâce de se vanter soi-même. Nous avons nos qualités, mais nous avons aussi nos défauts, dont les autres peuples s'aperçoivent très-bien,

je vous assure. Sommes-nous meilleurs que les Italiens ? Les Italiens sont-ils meilleurs que nous ?... Ce sont des questions scabreuses que le bon Dieu peut seul juger en pleine connaissance de cause. Ce qui est au moins probable, c'est que les Italiens, sans leur foi vive et leurs dévotions extérieures, seraient infiniment moins bons qu'ils ne le sont, et que leurs défauts, qui vous choquent tant, fourniraient, pour le coup, une belle matière à vos critiques. S'il en est qui ne valent pas grand'chose, malgré leurs pratiques de religion, sans ces pratiques ce serait bien pis encore, et le nombre des méchants croîtrait de jour en jour.

Il ne faut point appeler grimaces des exercices religieux qui se font de bonne foi, que l'on trouve tout simples dans ce pays-ci, et qui choquent nos idées françaises, moins chrétiennes et plus-froides.

Ne jugeons pas, mes amis, et nous ne serons point jugés. Soyons plutôt trop indulgents pour les misères des autres, afin que l'on nous rende la pareille. Nous sommes trop habitués à nous flatter nous-mêmes et à ne voir que notre bon côté : la vanité gâte les qualités les plus ai-

mables, et il faut avouer que les étrangers n'ont pas toujours tort de nous reprocher la nôtre.

A CES QUELQUES MOTS SUR ROME, mes bons amis, il en faudrait joindre bien d'autres ; mais je n'ai pas la prétention de faire ici un livre. Je crois vous avoir parlé des points les plus importants. Le peu que j'ai dit suffira, je l'espère, pour vous faire comprendre combien futiles sont les objections des hableurs de caserne ; leurs bavardages ne prouvent autre chose que leur légèreté et leur ignorance.

Pour vous, mes enfants, soyez plus raisonnables, et ne vous permettez jamais de mal parler du Pape, ni de contrister son cœur par une conduite peu chrétienne. Souvenez-vous que vous êtes envoyés à Rome, par l'Empereur et par la France, pour y défendre l'indépendance du Souverain Pontife et pour le protéger en lui obéissant. Votre premier devoir est donc de

pratiquer les Commandements de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, à l'observation desquels le Pape tient infiniment plus qu'à toutes ses prérogatives. Vous êtes ici comme les représentants de notre pays auprès du Père commun des fidèles ; montrez-vous dignes d'une si belle mission.

Jusqu'à ce jour votre admirable discipline, la moralité, la religion sincère dont vous donnez à Rome de si beaux témoignages, et l'excellent esprit d'ordre et de conduite qui vous anime presque tous, sont l'objet de l'estime et des éloges universels. Continuez à marcher ainsi dans la bonne voie, et profitez de votre séjour à Rome pour vous instruire en vous édifiant.

Dans les heures de loisir que vous laissez votre service, allez visiter ces magnifiques sanctuaires, ces anciennes basiliques, ces monuments curieux dont Rome est remplie. Allez prier quelquefois dans la plus vénérable de toutes les Eglises, dans cette basilique de Saint-Pierre si grande, si merveilleuse ; agenouillez-vous sans respect humain sur le tombeau du Prince des Apôtres, et demandez-lui de faire de

vous de bons et fidèles catholiques. Allez rendre les mêmes devoirs à l'Apôtre saint Paul qui repose dans la grande église élevée en son honneur sur la route d'Ostie. Allez vénérer à Sainte-Marie-Majeure la crèche où fut déposé le divin Enfant Jésus ; à Sainte-Croix de Jérusalem, les reliques insignes de la Passion du Sauveur.

Le Capitole et le Forum vous offriront d'autres souvenirs, ceux de la Rome païenne vaincue par le Christianisme ; et l'humble croix du Colysée vous rappellera les milliers de martyrs qui moururent pour Jésus-Christ dans cet immense amphithéâtre.

J'aurais à vous indiquer encore bien d'autres monuments célèbres, bien d'autres pieux sanctuaires : la prison Mamertine, où saint Pierre et saint Paul furent renfermés, la belle église du Gesù, le Panthéon où sont enterrés plus de dix mille martyrs ; mais, entre toutes les églises, mes chers amis, il en est une que je vous recommande par-dessus toutes les autres, et que je vous engage non pas à VISITER seulement, mais à FRÉQUENTER : c'est notre église nationale de SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS, où se tiennent tou-

tes nos Réunions militaires, et où vous avez pris la bonne habitude de vous rassembler en si grand nombre dans la saison d'hiver, pour y entendre parler du bon Dieu, et ranimer en vous des sentiments de foi affaiblis peut-être par l'entraînement de la jeunesse et le tourbillon de la vie militaire.

Vous y trouverez toujours à vos ordres de bons prêtres français qui vous sont tout dévoués, et que savent apprécier ceux d'entre vous qui ont le bonheur de les connaître.

J'espère, mes braves amis, que l'avenir sera encore meilleur que le passé, et que la conduite de plus en plus chrétienne de notre armée sera la juste récompense de la générosité avec laquelle notre France protège de sa vaillante épée le Saint-Siège apostolique!

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos.	page	5
I.- Pourquoi donc tant vanter Rome? Pourquoi l'appeler la grande ville, la ville éternelle? . . .		7
II. Le Pape n'est-il pas un homme comme les autres?		10
III. Pourquoi le Pape se fait-il rendre des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu? Pourquoi, par exemple, se fait-il baiser le pied? Pourquoi se fait-il porter dans les cérémonies, comme s'il ne pouvait pas marcher seul?		13
IV. Pourquoi le Pape est-il roi temporel? Jésus-Christ, dont il est le vicaire, n'avait point de royaume en ce monde.		14
V. A quoi bon tous ces Cardinaux, tous ces Prélats, avec leurs carrosses dorés, leur luxe et leurs laquais?		16

- VI. A quoi servent tant de prêtres, tant de moines de toutes les couleurs qui courent les rues du matin jusqu'au soir? On ne voit que ça dans Rome! 19
- VII. Rien ne marche à Rome! C'est la faute du gouvernement des prêtres. 23
- VIII. Pourquoi y a-t-il tant d'églises à Rome? — Pourquoi ces processions d'hommes encapuchonnés? — Pourquoi ces Madones à tous les coins de rue? Il paraît qu'on n'a rien à faire dans ce pays-ci? 27
- IX. Avec toute leur dévotion les Italiens ne sont pas meilleurs que les autres; nous valons bien mieux qu'eux sans faire tant de grimaces. . . 29
- Conclusion. 31

5 00 58





Imprimerie de W. REMQUET et cie, rue Garanière, n. 5.